Publications de l'École française de Rome

L'œcuménisme de Paul VI

Yves Congar

Citer ce document / Cite this document :

Congar Yves. L'œcuménisme de Paul VI. In: Paul VI et la modernité dans l'Église. Actes du colloque de Rome (2-4 juin 1983) Rome : École Française de Rome, 1984. pp. 807-820. (Publications de l'École française de Rome, 72);

https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1984_act_72_1_2442

Fichier pdf généré le 28/03/2018

YVES CONGAR

L'ŒCUMÉNISME DE PAUL VI

Comme Paul VI a dû mener à son terme le concile inauguré par Jean XXIII, il a dû conduire aussi dans son développement l'œcuménisme auquel Jean XXIII a largement ouvert le Concile et l'Église catholique. Jean-Baptiste Montini était de longue date préparé à cette tâche. Je l'ai personnellement rencontré pour la première fois en mai 1946. Il était alors, avec Mgr Tardini, substitut de la Secrétairerie d'État. Nous avons parlé œcuménisme. Je lui ai offert *Chrétiens désunis*. Il était très au courant. Plus tard, à Milan, il célèbrera la Semaine d'universelle prière pour l'Unité et invitera comme conférenciers le P. Louis Bouyer, M. Jean Guitton. Trente ans après mon audience de 1946, Paul VI, recevant les membres du Secrétariat pour l'Unité, déclarait que l'œcuménisme est «l'entreprise la plus mystérieuse et la plus importante» de son pontificat[1]. Ces mots commandent la direction et la dimension que nous essaierons de donner à cet exposé. En un mot, il devra rendre compte des principes théologiques que Paul VI a suivis, et de leur rigueur. Mais il devra tout autant dégager, faire pressentir tout au moins, la profondeur de spiritualité avec laquelle Paul VI a personnellement vécu cette aventure. Car «mystérieux» suggère l'idée de quelque chose qu'on ne peut pas tirer au clair, qui nous habite mais nous mène au-delà de ce dont nous avons conscience; quelque chose qui va au-delà de soi-même, en direction d'un terme inconnu, selon un dessein dont l'origine tient à une inspiration, à une vocation.

Ce sentiment n'a en rien diminué, chez Paul VI, celui de devoir penser les problèmes avec rigueur, et en fidélité à l'égard des exigences de la doctrine. Pape pendant quinze ans qui ont connu une crise jusque dans l'Église, Paul VI a dû vivre, en cette «entreprise mystérieuse», l'es-

[1] *D. C.* du 6 févr. 1977, p. 141.

Persée creative commons BY: $ =

pèce d'écartèlement, auquel il a fait allusion, du chef de navire qui déploie ses voiles et les offre au vent du grand large, et doit cependant tenir ferme le gouvernail[2].

La main ferme sur le gouvernail, cela signifiait d'abord une ecclésiologie bien structurée. Paul VI a gardé beaucoup de celle de Pie XII et a estimé celle de Charles Journet, dont il a fait un cardinal. Journet développe l'idée de la hiérarchie cause efficiente instrumentale de l'Église. Nombre de textes de Paul VI — j'en reproduis six de 1964 à 1975[3] — s'expriment ainsi. D'après notre Journal, quand la question se présenta de l'ordre à mettre, dans *Lumen gentium*, entre le chapitre *De populo Dei* et *De sacra hierarchia*, Paul VI était pour mettre celle-ci avant celui-là. On a remarqué que l'encyclique *Ecclesiam suam* ne parle pas du «peuple de Dieu»[4]. Paul VI laissait généralement l'assemblée et la Commission théologique libres. Cela a été le cas en particulier pour des *modi* proposés par lui. L'un d'eux est particulièrement significatif, car il dévoile la conscience profonde qu'avait le Saint Père de sa dignité, charge et charisme. Ce mot, il l'a employé pour *Humanae vitae* : il faut, disait-il, prendre en compte plus le charisme que les raisons, *qui* parle plus que ses justifications. Parmi les *modi* communiqués par Paul VI à la Commission théologique se trouvait cette formule au sujet du Pape : «*soli Deo devinctus*», lié à Dieu seul. Cela a été refusé. Mais cela indique la très profonde conscience de sa position qu'avait celui qui, visitant le Conseil œcuménique à Genève le 10 juin 1969, se présentait ainsi : «Mon nom est Pierre».

[2] Pentecôte, 17 mai 1967.

[3] Je les emprunte au beau livre de DANIEL-ANGE, *Paul VI, Un regard prophétique. 2. L'éternelle Pentecôte*, Paris-Fribourg, 1981, p. 132-142. «L'Esprit de Jésus emploie la hiérarchie comme son instrument normal dans le ministère de la parole et des sacrements» (14 sept. 1964). — «... comme si les charismes... n'étaient pas accordés de préférence à ceux qui, dans l'Église, ont une fonction spéciale de direction (1 Co. 12, 28) et sont soumis à l'autorité de la hiérarchie» (26 mars 1969). — «Le sacerdoce est le moyen normal de transmission choisi par le Christ pour nous communiquer l'Esprit» (26 mai 1971). Comp. 24 nov. 1971. — «La structure ordinaire et institutionelle de l'Église est toujours la voie maîtresse par laquelle l'Esprit nous parvient (1 Co. 4, 1 ; 2 Co. 6, 4) aujourd'hui encore, et plus que jamais...» (21 fév. 1973). — «Quel est l'essentiel du mystère même de l'Église? Il ne s'agit de rien moins que de la transmission de pouvoirs spirituels que l'Esprit Saint lui-même infuse au disciple élu, élevé au rang de ministre de Dieu» (29 juin 1975).

[4] Le mot ne vient que dans une citation de 1 P 2, 9.

Cela signifie que pour Paul VI l'Église catholique à la tête de laquelle il était placé *est* l'Église du Christ et des apôtres. Or Paul VI a franchement affirmé, et jusque dans son testament, qu'il ne faut rien cacher, rien soustraire des dogmes catholiques. Il a parlé contre :

> la tentation de laisser de côté les questions controversées; de voiler, d'affaiblir, de modifier, d'amoindrir et de nier le cas échéant les enseignements de l'Église catholique qui, aujourd'hui, ne sont pas acceptés par les frères séparés. C'est une tentation facile, disons-Nous, parce qu'il peut sembler sans gravité de minimiser ou de mettre de côté certaines vérités, certains dogmes qui font l'objet de controverses, afin de parvenir plus facilement à l'union tant désirée. Mais le christianisme est vérité divine. Nous n'avons pas le droit de changer cette vérité. (Audience générale du 20.1.1965 : *La Documentation catholique*, n° 1442).

Nous avons montré, dans une conférence donnée à Lausanne pour le cinquantenaire de l'assemblée de «Foi et Constitution» (Lausanne, août 1927), que les principes de l'encyclique *Mortalium animos* du 6 janvier 1928 devaient être toujours honorés, mais comment ils l'étaient aujourd'hui *autrement*[5]. Ces principes sont : 1) L'Église du Christ et des apôtres existe de façon continue depuis eux. 2) Cette Église est l'Église catholique sous l'autorité du «successeur de Pierre». Mais l'encyclique *Mystici Corporis Christi* de Pie XII (29 juin 1943) avait purement et simplement *identifié*, non seulement l'Église du Christ, mais son Corps mystique, avec l'Église catholique romaine, disant seulement des autres chrétiens qu'ils sont «ordonnés au Corps mystique». Cela ne donnait pas beaucoup d'espace à l'œcuménisme.

Le Concile a réouvert cet espace par les trois démarches suivantes : 1) En disant, non «l'Église du Christ et des apôtres *est* l'Église catholique romaine», mais «elle *existe dans*, subsistit in», ce qui gardait le positif pour l'Église catholique mais sans exclure les autres d'être, de quelque façon, Église du Christ. 2) En mettant en œuvre, pour parler du christianisme et de l'Église, le concept de communion. Communion entre les membres parce que union aux mêmes principes de vie. 3) En fondant la communauté qui existe déjà entre les chrétiens et qui doit être actualisée, élargie, approfondie, sur le baptême. Le cardinal Bea a

[5] *Cinquante années de recherche de l'unité*, dans *Lausanne 77, 50 ans de Foi et Constitution*, Document n° 82, Genève, COE, 1977, p. 20-34.

particulièrement développé cela[6]. Paul VI aussi. Il déclare, par exemple :

> Le Concile, et avant lui la tradition chrétienne, nous dit que les fidèles sont incorporés dans l'Église par le baptême (...) Alors, tous ceux qui sont baptisés, même s'ils sont séparés de l'unité catholique, sont-ils dans l'Église, dans la vraie Église, dans l'unique Église? Oui. C'est là une des grandes vérités de la tradition catholique, confirmée à plusieurs reprises par le Concile (cf. *Lumen Gentium* 11, 15; *Unitatis redintegratio*, 3; etc.). Cette vérité se rattache à l'article du *Credo* que nous chantons à la messe : «Je crois en un seul baptême pour la rémission des péchés». (Audience générale du 1.6.1966 : *Documentation catholique*, nº 1474).

Paul VI a fait un usage constant de la notion de communion et, s'agissant d'œcuménisme, de celle de «communion imparfaite», plus ou moins imparfaite, éventuellement presque complète, s'il s'agit de l'Église orthodoxe. Je pense devoir m'arrêter d'abord un instant sur la notion de communion. Paul VI l'aimait et lui a conféré une grande profondeur. Je me rappelle l'accent avec lequel il m'a parlé un jour du livre du Père J. Hamer «L'Église est une communion». Le titre, déjà, l'enchantait. Paul VI l'a développé en profondeur en insérant en lui la valeur amour-charité. Nous-même devons développer un peu, car c'est un aspect très important, même pour l'ecclésiologie, et qui, à notre connaissance, n'a pas été souligné. Voici d'abord des énoncés très généraux :

> L'Église existe pour accueillir les fidèles et en faire... «un seul cœur et une seule âme». C'est la maison de la charité pour les frères... Nous voudrions que tous soient présents, tous fidèles, tous frères. Nous voudrions une communion totale. Ici, nous souffrons de toute absence. Tous et chacun ici sont invités spirituellement; pour chacun il y a un souvenir, une prière, *un fil de rattachement dans la charité*. (17.11.1965).
>
> Dans la communion ainsi créée, *la charité rejaillit en un amour nouveau*. Amour qui est nôtre, parce que personnel, et plus que nôtre parce qu'animé de l'Esprit Saint et puisé à sa source divine... L'Église est apparue pour ce qu'elle est vraiment : une chance, la béatitude, la formule de la vraie vie, dans le temps et en marche vers l'éternité. (7.5.1966).
>
> *Cœur catholique* veut dire cœur aux dimensions universelles (...) *Cœur magnanime*, œcuménique (...) Chers fils, comprenez-vous ce que

[6] Emmanuel LANNE, *La contribution du cardinal Bea à la question du baptême et l'Unité des chrétiens*, dans *Irénikon*, 55, 1982, 471-499.

veut dire être catholique? Comprenez-vous *à quel effort d'amour ce nom vous soumet*? Comprenez-vous que personne mieux que vous ne peut aller au-devant des aspirations du monde moderne à l'universalisme et lui offrir *le secret de l'amour* envers l'homme parce que homme, parce que fils de Dieu? (Pentecôte, 17.5.1964)[7].

Dès lors, pour Paul VI, toute extension de tâche et d'activité doit être accompagnée, comme de son âme, d'une extension et d'un approfondissement de charité. Il l'a dit bien des fois pour le Concile. Ainsi dans son discours d'ouverture, 29 septembre, et dans celui de conclusion de la deuxième période, 4 décembre 1963[8]. Mais surtout, plusieurs fois de façon très appuyée, dans le discours d'ouverture de la quatrième période, 14 septembre 1965. N'en citons que deux brefs passages: «La communion qui nous unit... est fondée sur un principe religieux indiscutable: l'amour, l'amour porté aux hommes, non en raison de leurs mérites ou de nos intérêts, mais en raison de l'amour de Dieu». «Et notre amour a déjà reçu et recevra des formes d'expression qui caractérisent ce Concile devant l'histoire présente et future. Ces diverses expressions[9] apporteront un jour une réponse à l'historien désireux de définir l'Église en ce point culminant et critique de son existence: que faisait donc l'Église catholique en ce moment-là? demandera-t-il. Et la réponse sera: l'Église aimait. Elle aimait avec un cœur pastoral... etc.». Cette réponse ne satisfera peut-être pas les historiens: elle est révélatrice non seulement de l'âme, mais de la pensée de Paul VI.

[7] Comp., à Noël 1965: «L'Église s'est revêtue d'un amour pastoral... L'Église a compris, une fois encore... quelles redoutables obligations lui impose le nom de catholique: ce nom veut dire que sa mission, sa responsabilité et son cœur n'admettent pas de limites. L'Église doit donc déclarer sienne l'humanité, et cela par devoir d'abord; un devoir qui ignore la lassitude et qui défie... avec simplicité toutes les difficultés; et puis par *droit d'amour*: l'Église ne peut se dispenser — quelque étrangère, indocile ou hostile que soit l'humanité — de l'aimer, cette humanité pour laquelle le Christ a versé son sang.

[8] Ouverture: «Nous devons chercher à constituer l'*Ecclesia caritatis*, l'Église de la charité, si nous voulons que l'Église soit apte à se renouveler profondément elle-même et à renouveler le monde autour d'elle». «Ce Concile se caractérise par l'amour, l'amour plus large et plus pressant... par l'amour universel du Christ». — Conclusion: «intensifier notre charité mutuelle, principe et loi de la vie de l'Église». «Cette session... a stimulé en nous tous cette charité qui chez nous doit toujours aller de pair avec la recherche et l'attestation de la vérité...».

[9] Le pape pense sans doute aux documents qui devaient être promulgués au cours de cette période: Révélation, Liberté religieuse, Religions non chrétiennes, Missions, Prêtres, Église dans le monde de ce temps...

Du reste, dans le même discours, il annonçait la création d'un Synode des évêques. Or, à la seconde réunion de ce Synode, 11-18 octobre 1969, Paul VI parlait de la collégialité dont le Synode est un exercice, et il la définissait «une certaine communion, une solidarité, une fraternité, une charité plus abondante et plus pressante que n'est le rapport d'amour chrétien entre les fidèles (...). Puisque la collégialité insère chacun de nous dans la structure apostolique destinée à l'édification de l'Église dans le monde, elle nous oblige à une charité universelle. La charité collégiale n'a pas de limite (...) charité qui, dans l'unité de foi, doit informer la communion hiérarchique de l'Église»[10]. Ainsi, pour Paul VI, toute communion avait pour réalité profonde l'amour, et toute extension de regard ou de tâche voulait un surcroît d'amour. Cela va s'appliquer à l'œcuménisme car, s'il répond à une communion imparfaite, il se fonde sur une certaine communion déjà réelle.

Déjà le cardinal Montini écrivait :

> Comment rassembler dans l'unité les frères séparés? Tant d'années ont passé! On a commis tant d'erreurs! Il y a eu tant de polémiques! Tant de divergences se sont durcies! Comment surmonter, comment résoudre ces difficultés? De plus, si on ne réussit pas à accélérer le processus d'unification entre les chrétiens, combien le cours de l'histoire des peuples n'aura-t-il pas à en souffrir? Sera-t-il demain plus facile ou plus difficile de reprendre ce processus si celui qui est commencé aujourd'hui vient à faillir? L'actualité spirituelle, historique, politique de la vie du monde ne semble-t-elle pas exiger la solution de ce problème qui apparaît d'une part décisif et d'autre part insoluble, humainement parlant?... Pour aplanir la voie à l'union de tous les chrétiens dans l'unique Église... élargir «*les espaces de la charité*», faire des sacrifices portant sur des choses que l'on peut sacrifier, attendre avec patience, encourager les tentatives... (*Revue du diocese*, Milan, fevrier 1963).

Il tenait à cette idée de dilatation de la charité, témoin ce texte remarquable où il met en rapport l'œcuménicité du Concile et celle de l'œcuménisme :

> Nous pouvons bien dire que le Concile a été pénétré de, cet esprit œcuménique qui tendait à *dilater le cœur de l'Église catholique* hors des cadres de son effective communion hiérarchique, pour lui donner la

[10] *AAS*, 1969, p. 718 et 719; *D. C.*, 1969, p. 958.

dimension universelle du dessein de Dieu et de la charité du Christ. L'œcuménicité potentielle a rempli et *ébranlé* l'œcuménicité concrète de l'Église réunie en Concile». (19.1.1966).

Au Conseil œcuménique, le 10 juin 1969, Paul VI, après avoir dit «Notre nom est Pierre», avait ajouté : «Nous sommes convaincu que le Seigneur nous a donné un ministère de communion. Et certes ce n'est pas pour nous isoler de vous qu'il nous a donné ce charisme... mais bien pour nous laisser le don de l'amour dans la vérité et l'humilité». Citons enfin cette belle confidence du 24 janvier 1968, pendant la Semaine de l'Unité. Voici :

> Un mot a jailli de l'intimité de Notre vie spirituelle personnelle; une confidence de père à ses fils que vous êtes, vous qui venez à Notre audience hebdomadaire.
>
> Nous vous dirons que ce mouvemnt œcuménique a été pour Nous un stimulant très fort et — Nous l'espérons — très bienfaisant pour la charité, cette vertu qui est la reine de tout le système moral chrétien et qui résume la mission pastorale envers toute l'Église et toute l'humanité, selon le charisme et selon le mandat que le Christ a confiés à Pierre et donc à Nous aussi, son indigne mais authentique successeur. Qu'on ne croie pas que parler d'un accroissement de charité dans le cœur du Pape soit un truisme, de la rhétorique, ou que cela fasse tort à cette plénitude de charité qui est présumée et requise par son office même de «*praesidens in charitate*» que saint Ignace d'Antioche reconnaissait, au début du second siècle, à l'Église de Rome. Nous avons toujours médité sur le fait que le Christ a demandé, non pas une fois mais trois fois, à Simon Pierre — dans le célèbre passage du dernier chapitre de l'Évangile de saint Jean — s'il l'aimait, si même il l'aimait plus que les autres disciples (21, 15 et s.), comme pour indiquer la possibilité et la nécessité d'un progrès dans l'amour que lui devait l'Apôtre qui avait été choisi pour paître le troupeau du Seigneur. Personne ne peut dire qu'il aime assez Jésus-Christ, et moins que quiconque celui que, plus que tout autre, par un mystérieux tourment, il invite et stimule à l'aimer.
>
> Voilà pourquoi Nous croyons louer le Seigneur en disant qu'il Nous a semblé que Nous grandissions dans la charité en étudiant et en expérimentant quelque peu l'œcuménisme tel que le récent Concile nous l'a enseigné.

Hélas, il existe plusieurs Églises et les chrétiens sont divisés. Entre leurs membres désunis il existe une certaine communauté, non une communion totale. Paul VI a fait un usage constant des catégories de

communion complète, à laquelle il faut tendre, et de communion imparfaite, qui est notre situation actuelle :

> Chacun sait que notre œcuménisme est avant tout une question de charité : de charité envers ces frères qui portent déjà le nom de chrétiens et nous sont déjà unis par la regénération commune d'un même baptême et par la profession de certaines vérités fondamentales de la foi, mais qui sont cependant différents et éloignés de nous parce que nous ne nous identifions pas complètement dans l'intégrité d'une même foi, comme cela serait nécessaire, et que, par conséquent, nous ne participons pas d'une façon unitaire et parfaite à la communion de l'unique Église. (Audience générale du 24.1.1968 : *Documentation catholique*, n° 1512).
>
> Et Nous n'oublions pas toutes les Églises et communautés chrétiennes, auxquelles nous unissent le même baptême et tant de liens de foi et d'amour pour l'unique Christ Notre-Seigneur, et avec lesquelles nous ne pouvons encore pas jouir d'une parfaite communion. Cette communion, Nous la désirons, Nous l'espérons et Nous l'appelons, tandis que de Notre cathédrale, emplie du fidèle souvenir et de la présence mystique du Christ Sauveur, Nous envoyons à toutes et à chacune Notre message d'amour pascal. (Jeudi Saint 23.3.1967 : *Documentation catholique*, n° 1493).

Cette affirmation d'une communion imparfaite tendant à la plénitude, Paul VI l'a répétée d'une façon toute particulière au sujet de l'Église orthodoxe. Il a sans cesse parlé d'une communion presque parfaite. Seule, sans doute, la crainte de susciter dans l'Orthodoxie une désapprobation qui aurait causé un schisme a arrêté le patriarche Athénagoras de communier au même calice avec l'évêque de Rome, premier Siège de l'Église indivise.

Cette communion imparfaite existe avec des hommes et des groupes ou Églises qui ont leur vie et leur histoire propres. Il faut reconnaître le positif chrétien et les valeurs religieuses propres des autres. Dans son discours d'ouverture de la deuxième période du Concile, le premier qu'il faisait comme pape, Paul VI parlait du troisième objectif proposé au Concile, qu'il appelait «son drame spirituel», l'unité des chrétiens. Il évoquait le but d'unité dans la foi, mais ajoutait que cela pouvait se vérifier dans «une large diversité d'expression linguistique, de formes rituelles, de traditions historiques, de prérogatives locales, de courants spirituels, d'initiatives légitimes, d'activités préférées». Un peu plus loin, il disait : «Nous considérons avec respect le patrimoine religieux, originel et commun, qui, chez nos frères séparés, se trouve conservé et

même pour une part heureusement développé», et encore «les richesses authentiques de vérité et de vie spirituelle que possèdent les frères séparés». S'adressant aux observateurs dans l'inoubliable célébration de Saint-Paul-hors-les-murs à la fin du Concile, le 4 décembre 1965, Paul VI disait :

> Nous avons appris à vous connaître un peu mieux, et non pas seulement comme les représentants de vos confessions respectives : à travers vos personnes, nous sommes entrés en contact avec des communautés chrétiennes qui vivent, prient et agissent au nom du Christ, avec des systèmes de doctrines et de mentalités religieuses, disons-le sans crainte, avec des trésors chrétiens de haute valeur. (*Documentation catholique*, nº 1461).

Le Saint Père parlait encore de «reconnaître et honorer vos valeurs chrétiennes» dans l'allocution du 17 octobre 1963 aux observateurs et dans un discours du 18 janvier 1967, ouverture de la Semaine d'universelle prière pour l'unité. Cette idée, Paul VI l'a exprimée en des moments plus solennels, plus officiels encore, et jusque dans la Profession de foi par laquelle il concluait l'Année de la Foi, le 30 juin 1968, un texte pourtant rigoureux, composé de pièces des conciles antérieurs :

> Reconnaissant aussi l'existence, en dehors de l'organisme de l'Église du Christ, de nombreux éléments de vérité et de sanctification qui lui appartiennent en propre et tendent à l'unité catholique et croyant à l'action du Saint-Esprit qui suscite au cœur des disciples du Christ l'amour de cette unité, Nous avons l'espérance que les chrétiens qui ne sont pas encore dans la pleine communion de l'unique Église se réuniront un jour en un seul troupeau avec un seul pasteur. (Profession de foi du 30.6.1968 : *Documentation catholique*, nº 1521).

Dans ces conditions il fallait commencer par un propos d'ouverture et de recherche. Dans sa réponse, Paul VI a repris la belle formule de saint Augustin qu'avait citée le Professeur Skydsgaard parlant le 17 octobre 1963 au nom des observateurs : «Chercher pour trouver et trouver pour chercher encore». (*Documentation catholique*, nº 1422). Au cours de la cérémonie d'adieu aux observateurs le 4 décembre 1965 à Saint-Paul-hors-les-murs, le pape a dit : «La vérité nous domine tous; elle est proche de l'amour»[11]. Cela mène au dialogue auquel Paul VI a consacré sa première encyclique, *Ecclesiam Suam*, une méditation très

[11] *D. C.* du 19 déc. 1965, col. 2162.

personnelle. Renvoyons au Colloque international des 24-26 octobre 1980, organisé par l'Istituto Paolo VI.

Il y avait comme des conditions préalables à la limpidité et à la fécondité du dialogue, conditions dont Paul VI a eu une vive conscience : pardon mutuel, liberté religieuse.

Le Concile a été réticent et timide devant les aveux de faiblesses ou de fautes à faire de la part de l'Église. Paul VI, par contre, a renouvelé plusieurs fois les demandes de pardon. Et d'abord dans son premier grand discours, celui d'ouverture de la deuxième période du Concile, 29 septembre 1963, qui contient son idéal d'œcuménisme :

> Si, dans les causes de cette séparation, une faute pouvait nous être imputée, nous en demandons humblement pardon à Dieu et nous sollicitons aussi le pardon des frères qui se sentiraient offensés par nous. Et nous sommes prêts, en ce qui nous concerne, à pardonner les offenses dont l'Église catholique a été l'objet et à oublier les douleurs qu'elle a éprouvées dans la longue série des dissensions et des séparations.
>
> Que le Père céleste accueille Notre présente déclaration et nous ramène tous à une paix véritablement fraternelle.

Le Saint Père avait repris ces paroles en s'adressant aux observateurs le 17 octobre et, de nouveau, dans la célébration de Saint-Paul-hors-les-murs, pour prendre congé d'eux, le 4 décembre 1965 :

> Nous avons reconnu certains manquements et certains sentiments communs qui n'étaient pas bons; de ceux-là, nous avons demandé pardon à Dieu et à vous-mêmes; de ceux-ci, nous avons découvert la racine non chrétienne et nous nous sommes proposé, pour notre part, de les transformer en sentiments dignes de l'école du Christ; on renonce à la polémique à base de préjugés et offensante, et on ne met plus en jeu un vaniteux prestige; on cherche plutôt à avoir présentes à l'esprit les exhortations répétées de l'Apôtre sur la tombe duquel nous nous trouvons ce soir : «Qu'il n'y ait pas entre vous de contestations, de jalousies, d'animosités, de rivalités, de médisances, d'insinuations, de manifestations d'orgueil, de désordres» (2 Cor. 12, 20). Nous voulons reprendre des rapports humains, sereins, bienveillants, confiants. (*Documentation catholique*, n° 1461).

Enfin, accueillant le patriarche Athénagoras à Saint-Pierre le 26 octobre 1967 dans le cadre du Synode des évêques, Paul VI prononçait cette prière dans une belle Préface d'une liturgie de la Parole : «Jette donc les yeux sur nous, tes serviteurs, qui, éclairés par la grâce de ton Esprit et conduits par l'amour fraternel, regrettons les péchés contre l'unité, demandons humblement pardon à toi et à nos frères. . .».

Quant à la liberté religieuse, elle tenait à cœur à Paul VI, j'en ai été témoin par les interventions discrètes qu'il a faites auprès du Secrétariat, par l'intermédiaire de son ami Mgr Carlo Colombo. Le vote positif de l'Assemblée conciliaire sur cet article, le 21 septembre 1965, avait en quelque sorte donné à Paul VI son passeport pour son intervention du 4 octobre à l'O.N.U.

Il y a les paroles et il y a les gestes. Je ne suis pas le seul à l'avoir remarqué : Paul VI a été dans ses gestes parfois plus loin que dans ses paroles. Il en a eu de tout à fait révélateurs, avec le sens poétique et dramatique qui l'habitait. Il avait un sens dramatique très fort : *drama*, une action en un moment d'intensité et de signification. Il s'est exprimé dans ses gestes plus profondément encore que dans ses textes. Ses voyages mêmes étaient des gestes. Surtout son pèlerinage de Terre sainte, le grand baiser de paix avec Athénagoras.... Après cela, il y eut la «restitution» de reliques insignes : du chef de S. André à Patras, des ossements de Tite à la Crète, de S. Marc à Alexandrie... Gestes d'amour et de réconciliation. Il y a eu la levée des excommunications de 1054, proclamée au même moment à Istanbul et à Rome, le dernier jour du concile, 7 décembre 1965. On était libéré du poids d'un mauvais passé. On retrouvait une innocence. Une nouvelle époque était ouverte. Les lettres et les discours échangés, recueillis dans le *Tomos Agapis* de 1971, donnaient la formule des nouveaux rapports : «Églises sœurs». C'est un terme qui va très loin. N'exige-t-il pas, s'il est vrai, que Rome ne se présente plus comme «mère et maîtresse»? Telle était déjà la requête lucide et forte de Nicétas de Nicomédie dans son dialogue avec Anselme de Havelberg en 1135. J'en avais copié le texte et l'avais apporté au Saint-Père. «Ce n'était pas la peine de le copier», me dit-il, «j'ai la Patrologie ici», et il m'indiquait sa bibliothèque. Ce texte reste le plus éclairant que je connaisse sur les exigences ecclésiologiques fondamentales d'un rétablissement de la pleine communion entre l'Orient et le Siège apostolique de Rome.

D'une acceptation de ces exigences, Paul VI a donné un signe dans un geste exceptionnel : le 7 décembre 1975 il recevait le métropolite Meliton de Chalcédoine. Le pape se mettait à genoux devant lui et lui baisait les pieds. Geste plus éloquent que mille paroles. Le patriarche Dimitrios, le commentant, déclarait : «Paul VI a dépassé la papauté». Oui, nous sommes arrivés au-delà de ce qu'a représenté comme obstacle, en raison de sa volonté de puissance, la papauté historique dont ni l'Orient ni la Réforme n'ont accepté les prétentions. Aussi, grâce

d'abord à Jean XXIII mais, en un style différent, grâce à Paul VI, la papauté est devenue un problème œcuménique. Sous les titres de Ministère de Pierre, Ministère d'unité, de communion, de plus en plus nombreux sont ceux qui envisagent de façon positive la possibilité et le bienfait d'une papauté évangéliquement réformée. Nous suivons ce mouvement dans nos Bulletins de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (Vrin éditeur, Paris); qu'on nous permette d'y renvoyer.

Encore un geste : en sortant d'une célébration commune avec l'archevêque Michael Ramsey à Saint-Paul-hors-les-murs, le 25 mars 1966, Paul VI lui demandait de bénir la foule avec lui, puis *il lui passait au doigt* son propre anneau pastoral, celui que lui avaient donné les Milanais et qui lui était cher, oui, il le passait au doigt de l'archevêque anglican. Geste du cœur. Mais, chez un homme qui réfléchissait et qui contrôlait tant ses démarches, cela ne va-t-il pas plus loin? Paul VI, nous le savons, désirait rouvrir la question des ordinations anglicanes. À notre connaissance, rien de nouveau n'a été entrepris. Mais la question n'était-elle pas résolue dans son esprit? Du moins, quand la question sera reprise, elle pourra l'être sous le bénéfice d'une approche renouvelée. Je me rappelle que, sous Pie XII, la censure romaine à laquelle j'étais soumis m'obligeait, pour les évêques anglicans, à écrire «les soidisant évêques». On est loin de ce temps. Et que dire, après l'immensément impressionnante cérémonie de Cantorbéry, la veille de la Pentecôte 1982?

Je ne présenterai pas le bilan matériel des voyages entrepris, des réceptions faites à Rome de chefs d'Église ou de représentants qualifiés, ni le bilan des Commissions mixtes de dialogue constituées, suivies attentivement[12]. Nous n'évoquons tout cela d'un mot que pour appuyer cette affirmation : Paul VI a fait la preuve que l'engagement de l'Église catholique dans l'œcuménisme, proclamé et programmé au Concile, était *vrai*. Aucune Église n'a fait autant, et de très loin! Aucune n'a opéré une si profonde *metanoia* confessionnelle. C'est dû au fait que le pape, en la personne de Paul VI, était personnellement convaincu, et cela à la profondeur spirituelle que nous avons vue, de l'idéal authentiquement œcuménique et de ses exigences.

[12] On peut suivre tout cela dans *Service d'information* du Secrétariat. Voir aussi notre article dans *Nicolaus* (Bari), VI, 1978, 207-219 et J. E. DESSEAUX, *Paul VI et l'unité des chrétiens*, dans *Istituto Paolo VI. Notiziario*, n. 5, nov. 1982, p. 97-109.

Je voudrais, pour conclure, revenir encore sur cette profondeur spirituelle, en redisant, ce qui sera patent dans ce cas, qu'elle conditionne le contenu théologique des choses. Paul VI n'a pas eu seulement la mort qui correspondait à sa vie : comme il l'avait toujours souhaité, il a expiré son dernier souffle en disant «Notre Père, qui êtes aux cieux»[13]. Il a eu des funérailles qui traduisent son âme profonde. Nous nous souvenons : à même le sol, un cercueil. Dessus, une tiare? Il l'avait déposée et donnée pour les pauvres. Une mitre? Non, pas même une étole, mais le livre des Évangiles, ouvert, et dont une légère brise tournait les pages. Paul! Ce nom qu'il avait choisi... L'Évangile, Jésus-Christ, l'amour absolu de sa vie dans la foi!

Paul VI aimait passionément l'Église. Les premiers mots de sa première encyclique disent cet amour, *Ecclesiam Suam*. Mais *Suam* a peut-être plus de force encore que *Ecclesiam*. On aurait pu craindre un ecclésiocentrisme, sinon même un romanocentrisme, un papocentrisme. Pour Paul VI, la valeur suprême absolument normative et régulatrice n'était pas un confessionalisme clos, mais Jésus-Christ et son Évangile. Nous avons encore dans les oreilles l'accent de force et d'émotion avec lequel, ouvrant la deuxième période du Concile, le 29 septembre 1963 — c'était sa première intervention comme Pape — il proclamait : «Trois questions capitales dans leur extrême simplicité. Il n'y a qu'une seule réponse à leur donner... : le Christ! Le Christ notre principe, le Christ notre route et notre guide, le Christ notre espérance et notre fin (...). Que nulle vérité ne retienne notre intérêt, hormis les paroles du Seigneur, notre Maître unique. Qu'une seule inspiration nous dirige : le désir de lui être absolument fidèles»[14]. Il faudrait citer

[13] C'est à nos yeux si important que nous emprunterons à Daniel-Ange (*op. cit.*, p. 313 et 314) les textes suivants : «Dieu infini que nous avons le bonheur d'appeler notre Père» (Pâques, 29 mars 1964). «Le plus grand malheur ici-bas? Ne plus pouvoir dire : Notre Père!» (16 avril 1965). «Que veut faire l'Église en ce monde? réaliser la possibilité de dire : Notre Père!» (23 mars 1966). «Prier fortement, prier aujourd'hui, toujours dans cette communion confiante que la prière établit entre nous et le Père : c'est à un Père, au Père, que s'adresse notre humble prière» (9 juin 1976). — Notons aussi, avec E. LANNE, que, dans le remarquable bref *Anno ineunte* du 25 juillet 1967, où Paul VI parle des Églises-sœurs, le fondement théologique est la fraternité des enfants du Père en Jésus-Christ : *Hommage à Paul VI. En mémorial d'action de grâce*, in *Irénikon*, 51, 1978, 299-311.

[14] Comparer l'intervention du cardinal Montini au Concile, le 5 décembre 1962 (*Acta Synodalia*... vol. I. Pars IV, Cité du Vatican, 1971, p. 292) : homélie à la Messe des Rameaux, 26 mars 1972 (cité par Daniel-Ange, *op. cit*, p. 199-200).

aussi — mais ce n'est pas du matériel documentaire pour un article, cela doit se prier! — la Prière pour l'unité prononcée au Saint-Sépulcre le 6 janvier 1964 : cinq paragraphes qui commencent chacun par «Seigneur Jésus!» (*Documentation catholique* nº 1417).

Est-ce de la mystique? De la poésie? De la théologie? De l'action? C'est tout cela. C'est l'âme de Paul VI, dont la qualité a été l'animation de son œcuménisme. Et celui-ci a été celui même de l'Église catholique, le nôtre[15]!

Yves CONGAR o.p.

[15] On peut le voir encore par la belle conférence du Prof. O. CULLMANN, donnée à Rome le 22 mai 1981 et publiée (*Paul VI et l'Œcuménisme*), dans *Istituto Paolo VI. Notiziario*, n. 4, avr. 1982, p. 51-62.